

## Conversation

Je suis muet. Bon et alors ? Ça ne m'empêche pas de penser. Quoique. Il y en a pour le croire et en tout cas pour le dire. Ils le disent d'ailleurs comme si j'étais sourd. Ils articulent, ils parlent fort, ils font des gestes avec les mains. Ils me parlent comme à un idiot, ou un étranger. Pour eux c'est la même chose. Le premier ne comprend rien. Le second ils ne le comprennent pas. Et jamais, au grand jamais ils ne doutent d'eux. Mais un idiot ça comprend. Ça ne comprend pas pareil c'est tout. Et un étranger, ça comprend ailleurs. En fait c'est juste un problème de lieu cette histoire. Seulement les gens veulent des plates-bandes entières de pensées identiques. Ils n'ont aucune fantaisie. Vous imaginez toutes ces pensées identiques dans toutes ces têtes différentes ? Un vrai cauchemar !

Tenez, un jour j'ai rêvé que les pensées de ma mère avaient émigré dans ma tête. J'en ai été malade pendant trois jours. C'était plein de pensées dans tous les sens : « Après le ménage je fais les courses, trois steaks, une salade. Ce type me prend pour une imbécile s'il croit que je vais lui laisser ma place. Il faut que me surveille de plus près j'ai pris du poids et ça fait une semaine que je dois m'épiler. Marcel n'aime pas. Mais lui qu'est-ce qu'il blanchit vite depuis quelque temps ! Une baguette, le journal... ». Trois jours j'ai été malade. Ma pauvre mère est justement venue me voir à cette époque. Elle m'a dit : « Mon petit à jamais causer ce n'est pas étonnant que tu sois malade. » Je n'ai pas voulu la contrarier. Elle est gentille ma mère, elle ne hurle pas quand elle me parle. Elle le sait bien que je ne suis ni sourd ni idiot. Mais ça peu de gens le comprennent.

Une fois une jeune fille m'a donné une pièce. Je n'avais rien demandé. Je lui ai juste fait un sourire. Elle était si fraîche et si jolie avec sa petite robe à carreaux. Moi j'étais là, près de la porte de la boulangerie. J'aime bien rester près du soupirail dans les volutes des odeurs de brioche et de pain chaud. Je pense alors au poète en regardant passer les gens. Le poète je ne sais plus qui c'est mais ce n'est pas grave. Le plus important c'est qu'un poète parle de ces choses là. Je regarde les gens et je me raconte des histoires, les histoires de leur vie et leurs amours, de leurs chagrins et leurs envies. Tout cela quoi. Alors la jeune fille si fraîche et si jolie a fait un petit arrêt et m'a dit : « Tenez ». J'ai tendu la main, par pur réflexe. Elle a posé une pièce

dans la paume à demi ouverte de ma main. Et elle est repartie aussi vivement qu'elle était arrivée. Ça m'a fait rire tant je voyais s'ébrouer dans sa tête bouclée tous les rêves de justice et de générosité que ma seule présence en ce lieu avait suffi à convoquer. Je songeais combien on se trompe sur autrui du seul fait des apparences convenues. Il lui était évident que ma station prolongée à la porte de cette boulangerie ne pouvait que signifier le besoin où j'étais de faire la manche. Ça m'a fait rire. Puis ça m'a fait pleurer. Et ça m'a fait de plus en plus pleurer, de déception, de rage au fur et à mesure que s'intensifiait le ballet des clients venus acheter leur pain. L'indifférence des uns, la mauvaise humeur ou l'agacement des autres creusaient leurs sillons et la laideur y faisait son lit : « Encore un de ces fainéants ! Cette manie qu'ils ont de se mettre juste là pour vous obliger à leur donner quelque chose. Ah ça pour réveiller la mauvaise conscience ils sont forts ! Ce n'est pourtant pas le travail qui manque ». J'en avais la nausée. Leurs pensées tournaient dans ma tête, en manège de marionnettes toutes figées de certitudes. « Quel paresseux ! A son âge ! Si ce n'est pas une honte. Il n'a qu'à... il n'a qu'à... il n'a... »

Je suis muet. Ça ne m'empêche pas de penser. J'en ai connu des parleurs, des beaux parleurs. Les mots coulaient de leurs lèvres en une incontournable évidence qu'aucune question ne pouvait ébranler. Des questions de toutes les façons, je n'en pose jamais. Je suis muet. Mes questions je les garde pour moi. J'en fais des bouquets pour fleurir mes inquiétudes, pour encourager mes espoirs. Mais un jour viendra où le miel des mots sera amer à ceux qui les gaspillent, à ceux qui les trahissent, à ceux qui les exploitent. Leurs paroles leur resteront dans la gorge. Il arrivera bien ce jour où les mots leur rentreront dans le gosier comme un serpent métallique effrayé de son propre vacarme.

Ce jour-là, sûr, je parlerai.

Françoise Chauvelier, 29/04/2002